R.S. L.412 f Archaïques 1789

DISCOURS

D'UN MEMBRE

DE

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

A SES CO-DÉPUTÉS.

Case FRC 13572

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVIS DE L'AUTEUR.

Des circonſtances impérieuſes ont empêché l'Auteur de ce Diſcours de le prononcer devant l'Aſſemblée ; mais il a cru qu'il ſe devoit à lui-même de le rendre public.

DISCOURS

D'UN MEMBRE

DE

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

A SES CO-DÉPUTÉS.

MESSIEURS,

EST-CE pour le salut ou la ruine de la France que nous nous sommes réunis ? Si c'est pour la sauver, il faut convenir que tout nous reste à faire, & que nous avons nous-mêmes rendu la tâche plus difficile Si c'est pour la perdre, j'avouerai avec la même franchise que nous touchons à la consommation de l'œuvre, & que jamais commission ne fut plus complettement remplie. C'est vraiment un abîme sans fond, que celui où nous avons jetté le Royaume ; c'est un cahos inexplicable, que son état présent ; & je défie toute la sagesse & toute la prudence humaine de le ramener de long-tems au point où nous l'avons trouvé en ouvrant cette séance. Tout est fait, le mal ira de lui-même & très-rapidement ; nous pouvons nous retirer, & aller recueillir auprès de nos commettans le doux fruit de nos travaux.

Quittons le ton ironique ; auſſi bien n'ai-je pris la parole que pour l'acquit de ma conſcience, en avouant mon crime & en déteſtant ſes ſuites. Puiſſe mon repentir me faire mériter ma grace de la part de mes concitoyens, dont je dois craindre une punition exemplaire & inſtructive pour tous les Députés qui me ſuccéderont ! Je ne ſuis cependant coupable que de foibleſſe, de crainte, & peut-être auſſi de condeſcendance pour le Souverain. Je voyois ſes jours menacés, & j'avoue que j'ai mieux aimé céder à la néceſſité, que de l'expoſer à la brutalité d'une faction pour laquelle il n'y avoit rien de ſacré. J'abandonnai le privilége de mon ordre ; & malgré moi, depuis cette époque, j'ai concouru à tous les malheureux événemens qui l'ont ſuivie.

Comme le crime nous eſt commun, j'ai cru que vous pourriez partager mes remords, & que vous me pardonneriez de ſuſpendre, pour quelques momens, la rapidité du mouvement qui nous entraîne, pour nous donner le loiſir de jetter un coup-d'œil ſur le point d'où nous ſommes partis, ſur les monceaux des ruines qui marquent la route immenſe que nous avons parcourue, & les funeſtes ſuites que nous devons attendre de notre courſe déſaſtreuſe Prenez patience, vous, M^rs, qui guidez notre marche, je ne ſerai pas long ; d'ailleurs vous êtes trop habiles pour ne pas regagner bientôt ce moment perdu. Je renferme tout ce que j'ai à dire ſous ces trois queſtions.

1°. Que devions-nous faire ? 2°. Qu'avons-nous fait ? 3°. Que devons-nous attendre ?

Vous accordez, Mrs., l'honneur de l'impreſſion aux diſcours qui vous intéreſſent ; je le réclame pour celui-ci, non à cauſe de ſon éloquence, mais à cauſe de ſon utilité pour nos commettans. Il ne leur eſt parvenu juſqu'à ce jour que des rapports, ou infidèles, ou faits avec art, pour les induire en erreur ; je garantis celui-ci vrai, ſincére & digne de toute confiance. C'eſt la conſcience la plus droite qui dirige ma plume, & le déſir le plus pur du bien public qui me dictera les faits que je vais tracer.

1°. *Que devions-nous faire?*

C'EST avant de ſe mettre en chemin qu'il faut ſe demander où l'on veut aller. Si nous nous ſommes fait cette queſtion en nous raſſemblant, il y a quelques mois, il paroît que la réponſe n'a pas été la même pour tous. Nous avions un but commun, une voie tracée. Les uns ont cru qu'ils n'avoient qu'à la ſuivre avec fermeté & perſévérance, ç'a été le petit nombre. Les autres ſe ſont donné un autre terme, & ont cru pouvoir, à leur gré, prendre la route qui leur paroîtroit la plus ſûre pour arriver ; ç'a été le grand nombre, & il a prévalu. Tout ce qu'exigeoit le bien de l'Etat, la réforme des abus, les établiſſemens utiles à faire, étoient prévus, déſignés dans nos mandats & dans les cahiers de nos Bailliages. Eh ! comment auroit-on omis quelque moyen eſſentiel de régénérer l'Etat? Le Roi s'en étoit occupé dans ce Conſeil qui le détermina à rendre à la Nation l'exercice ſuſpendu de tous ſes antiques droits ; ſa vigilance

attentive avoit marqué ce qu'elle croyoit de plus propre à la félicité publique : elle exhortoit les Bailliages à discuter, à approfondir, à étendre, les objets qui lui paroîtroient en avoir besoin, les assurant de la plus entiére correspondance de sa part à tous leurs projets utiles. Nos cahiers furent dressés en conséquence avec cette franche & noble loyauté qu'inspiroit le cœur généreux du Prince.

Le Prince & le Peuple ont rempli leur tâche ; ils ont paru dignes l'un de l'autre : mais nous, M.rs, nous sommes-nous acquittés du devoir qui nous fut imposé ? Suivons-en les objets, & rapprochons la volonté de nos Commettans & nos dispositions.

La partie des Finances avoit nécessité l'Assemblée. Sa détresse exigeoit un prompt secours ; mais combien les offres généreuses de la Noblesse & du Clergé facilitoient une répartition plus égale, qui devoit soulager le peuple & augmenter le trésor ! Combien nous étoit-il facile de constituer en droit national ce qui ne paroissoit qu'une concession généreuse & arbitraire ! Voilà le vœu de nos cahiers ; celui de l'Assemblée a été d'abaisser, de ruiner, d'anéantir la Noblesse elle-même & de dépouiller le Clergé. Il a fallu les rendre odieux au peuple, & pour cela, on les lui a montrés comme ennemis du bien commun, s'opposant à tous les Projets qui pouvoient le favoriser, & embarrassant par leurs intrigues sourdes la marche de l'Assemblée. Vous avez vu les incendies & les ravages qui ont été la suite de ces calomnies, & qui vous ont effrayés vous-mêmes. Je vais plus loin : on a eu l'in-

idieuſe adreſſe de perſuader au peuple que les exécuteurs de ces tragédies ſanglantes étoient ſoudoyés par ceux qui étoient les victimes de leur ſcélérateſſe ; & la fureur du peuple en eſt devenue plus violente. Avancé-je rien qui ne vous ſoit connu ?

L'examen des Finances entraîne celui de leur adminiſtration ; elle étoit très-défectueuſe, & l'énorme *déficit*, malgré l'augmentation immenſe du revenu, ſembloit annoncer une déprédation criminelle. Nous étions envoyés pour la conſtater, en empêcher de nouvelles à l'avenir, & établir un ordre qui proportionnât l'étendue de l'impôt aux vrais beſoins, qui en diſtribuât la charge avec meſure & ſageſſe, & qui fît d'une perception plus ſimple une nouvelle ſource de richeſſe. Le Roi venoit au ſecours en offrant de joindre aux réformes déjà faites, celles que la Nation croiroit encore néceſſaires. Mais nous voulions rendre l'adminiſtration odieuſe & la pourſuivre comme criminelle ; elle tenoit au Gouvernement, & l'on vouloit établir une forme nouvelle. Ceux qui n'ont pas connu le projet, ont été ſurpris de voir l'Aſſemblée ſe refuſer aux propoſitions du Miniſtre même qu'elle avoit réclamé comme le *palladium* de la France, contrarier ſes opérations & les mutiler pour les rendre infructueuſes. Il faut, une fois pour toutes, leur donner le ſecret. L'Aſſemblée ne s'eſt jamais départie du but de s'emparer de l'autorité ſouveraine & de ſe perpétuer dans ſa conquête. Elle a redemandé les Miniſtres qu'on avoit éloignés, parce qu'en les ramenant, elle faiſoit un acte de ſouveraineté ; elle a barré les projets d'

Miniſtre, pour lui montrer ce qu'elle pouvoit à ſon égard. Les affaires publiques en ſouffroient; mais eſt-il de ſacrifice trop cher pour l'idole qu'on adore !

Les vœux de nos commettans ſe bornoient à des moyens ſages, exempts de violence; à l'abri des ſecouſſes bruſques qui amènent toujours la confuſion & le déſordre. Il nous falloit chercher avec prudence les ſoulagemens qu'on pouvoit accorder ſur le champ au peuple, déſigner avec ordre ceux qu'il pouvoit eſpérer pour l'avenir; le placer ainſi au lever de l'aurore, & lui montrer de loin le jour brillant qui lui étoit aſſuré, s'il ſecondoit les vues de ſes Mandataires. La lumiére ſe fût accrue avec la jouiſſance, & la juſte confiance des Provinces les eût préparées aux ſacrifices de quelques intérêts particuliers pour en augmenter le bien de tous. Mais c'étoit la confuſion & le déſordre dont nos chefs avoient beſoin; ils ne pouvoient les obtenir qu'en ouvrant la porte à la licence. C'eſt le motif de nos décrets précipités dans cette nuit fameuſe du 4 Août, de la joie que l'on fit éclater dans l'Aſſemblée, & dont les cris ſe ſont répétés par nos ordres dans tout le Royaume. Mais vous ſavez auſſi de combien de maux ils furent le ſignal.

L'abus de l'autorité avoit gêné la liberté civile, & l'influence des richeſſes ou le crédit des rangs & des dignités ne laiſſoit ſouvent de force à la loi que contre les prévarications du pauvre. Le mal d'un pouvoir arbitraire étoit reconnu, & nos cahiers en indiquoient le remède. Mais une réforme, faite avec modération, & d'un

commun accord, ne convenoit pas à nos chefs; le peuple n'auroit pas cru qu'il ne lui pouvoit venir du bien que par notre influence; nous lui avons aidé à conquérir la liberté, pour en augmenter le prix à ses yeux; nos plaintes portées au trône ont enchaîné la force des troupes qu'on avoit crues néceſſaires pour le ſalut de Paris, & cependant les Pariſiens travailloient à les corrompre.

Les brigands déſoloient cette vaſte cité; à quels excès ne ſe portérent ils pas? Nous avons applaudi aux attentats de leurs chefs, & nous les avons honorés comme des héros. Eh quels chefs!... Nous avons loué la fureur qui verſoit le ſang pour célébrer le triomphe de la licence, & les aſſaſſins ont trouvé des approbateurs parmi nous.

La correction du Code judiciaire, les imperfections & les abus des formes, l'étendue des reſſorts de judicature & les bornes du travail des Magiſtrats, devoient faire l'objet de nos délibérations. Mais un ſoin plus important attiroit notre attention. Les Magiſtrats jouiſſoient de la faveur publique, & l'uſage qu'ils en avoient fait pluſieurs fois pour réſiſter au Gouvernement, rendoit cette arme dangereuſe dans leurs mains; leur enlever la confiance publique pour nous en revêtir, les rendre mépriſables pour élever notre crédit ſur leurs ruines, voilà à quoi nous avons travaillé avec un ſuccès incroyable, puiſque nous ſommes devenus les organes de toute juſtice, comme la ſource de tout pouvoir. Il eſt vrai que la ceſſation de leur exercice a introduit le déſordre civil; mais qu'importe? La Magiſtrature

étoit anéantie, & c'eſt ce que nous prétendions.

C'eſt ainſi que nos cahiers alloient toujours au bien public par les voies les plus ſages & les plus modérées, fuſſent elles lentes ; mais nous avons tendu vers nos interêts perſonnels avec une violence qu'aucune conſidération ne pouvoit ſuſpendre. Témoin ces propoſitions hardies à l'égard des biens eccléſiaſtiques, ces projets d'envahir cette propriété, les ruſes & les intrigues où nous nous ſommes abaiſſés pour ſurprendre, intimider les membres de cet ordre, & les amener de force à nous offrir eux-mêmes la ceſſion de leur patrimoine Témoin ces longs & ennuyeux débats pour une Conſtitution qu'on ne nous demandoit point. Il nous falloit des réglemens utiles invariables pour la ſtabilité & l'ordre de nos aſſemblées, des bornes déterminées pour éviter la confuſion des pouvoirs & l'uſurpation des droits, reconnoître les droits du trône, corriger les abus qui s'étoient gliſſés dans l'exercice de l'autorité, accepter la liberté qui nous étoit rendue, & en fonder la durée. Mais que nos projets étoient bien différens ! Que nous étions loin de cette ſoumiſſion légitime, qui allie le reſpect envers le Monarque, avec le maintien d'un Etat politique déja fondé ! Il nous falloit un autre ordre de choſes, une domination d'une eſpèce toute nouvelle ; pour le dire en un mot, nous ne tendions à rien moins qu'à dépouiller le Monarque de ſon autorité pour en revêtir l'Aſſemblée ; à le réduire à la qualité de premier citoyen de l'Etat, de chef de la Magiſtrature, pour nous arroger le droit de faire les loix, d'aſſigner les rangs & de citer à notre tribunal

ſuprême, la nation aſſervie à notre puiſſance Ce que nous deſirions, nous l'avons exécuté.

On aura peine à le croire, quand on lira le réſultat de nos délibérations ; & la ſageſſe humaine chercheroit vainement dans ſes reſſources les moyens d'opérer une pareille révolution. Auſſi, n'eſt-ce pas elle qui a préſidé à nos conſeils, & qui en a dirigé les opérations. Il n'y avoit que la violence, que l'inſurrection générale, que les proſcriptions les plus ſanguinaires, qui puſſent nous mener au terme de nos projets. Il a fallu tenir le glaive ſuſpendu ſur la tête même du monarque, confondre notre cauſe avec la cauſe publique, & perſuader à toute la nation qu'elle n'avoit de moyen de liberté que dans notre zèle & dans nos décrets Il a fallu exciter cette inſurrection qui arme toutes les Municipalités & force au ſilence & à la ſoumiſſion tout ennemi de nos deſſeins ambitieux. Telle a été, Meſſieurs, l'adreſſe de nos chefs, avant d'oſer manifeſter la grande *mutation* qu'ils entreprenoient. Mais auſſi, comme ils l'ont hardiment propoſée, lorſque toute réſiſtance a paru vaine ! L'un a voulu que le Roi ne connût les loix que pour veiller à leur exécution ; nous devions les lui dicter. L'autre a propoſé un Sénat qui devînt le principe d'un nouvel ordre ſubſtitué à l'antique Nobleſſe qu'on éloignoit du trône. Celui-ci a prétendu que l'Aſſemblée devoit être permanente, & que les Membres ne devoient être remplacés que par portions ; celui-là vouloit rendre les places de Sénateurs héréditaires, ou au moins immuables pendant la vie du titulaire.

On s'imagine bien que les titres, les honneurs, les privileges de ce nouvel ordre auroient paru légitimes dans cette circonstance, quoique nous les eussions abolis & jugés inconstitutionels chez la noblesse qui nous avoit précédé. Encore une fois, la postérité aura peine à croire que ces projets aient pu germer dans nos esprits, que la France ait pu voir des députés s'éloigner ainsi de leur devoir, & que cette Nation génereuse ait permis un tel aviliſſement du trône & d'elle-même.

Qu'il y a donc loin de ce que nous devions faire, à ce que nous projettions! Que nos mandataires, qui voyoient le bien & la prospérité du royaume dans l'exécution de leurs demandes, se sont trompés en croyant nous y attacher par nos sermens! Ils ne connoissoient pas nos ressources, & la subtilité des nouveaux principes de conscience. Il ne nous a fallu que quelques heures pour déclarer & faire croire qu'aucun serment ne pouvoit nous asservir à notre parole, qu'on n'avoit pas pu l'exiger, & que nous avions pu le faire dans le dessein de nous mocquer de la crédulité de ceux qui l'exigeoient. S'il s'est trouvé dans l'Assemblée des membres scrupuleux ou pusillanimes, la crainte, le ridicule, la proscription, les ont bientôt forcés au silence ou à la fuite. Eh, qui auroit pu résister à cet ascendant qui a forcé le monarque à s'abandonner à notre discrétion, & à sanctionner, dans Paris même, le désordre que nous avions secrettement excité? Dans trois jours le prince s'est vu détrôné, & nous sommes devenus les arbitres de la souveraineté; nos émissaires, devant lesquels

marchoit la terreur & les alarmes, ont armé le royaume ; la nobleſſe a vu ſes châteaux incendiés, & a tremblé pour ſa vie ; le peuple entier s'eſt fait gloire de recevoir nos ordres & d'en être le miniſtre. Nous avons vu tous les glaives levés, les yeux fixés ſur nous pour attendre le ſignal, & exécuter froidement les vengeances les moins dues. Notre volonté rend tout légitime. Voilà ce que nous projettions; voyons comment nous l'avons exécuté.

2°. *Qu'avon-snous fait ?*

Si je ne voulois parler que de l'exécution de nos projets, j'aurois tout dit en expoſant le contraſte de notre volonté avec celle de nos commettans. Tout s'eſt exécuté au gré de nos déſirs ; mais quelque bouleverſement que nous ayons cauſé, le plus funeſte eſt celui dont on s'occupe le moins. C'eſt ſans doute un grand mal politique, que d'avoir avili le trône, rendu mépriſable la volonté, la perſonne même du Souverain, calomnié ſes intentions; enfin, de l'avoir forcé à laiſſer impunis les outrages les plus ſenſibles.

C'eſt un grand mal, que d'avoir débauché l'armée, révolté tous les citoyens, anéanti tous les pouvoirs, de nous être déclarés les fauteurs de tous les déſordres, en recevant l'appel des accuſés à notre tribunal, en ſuſpendant l'action de toutes les juſtices, en réduiſant enfin tout-à-coup la France à être en même tems ſans loi, ſans gouvernement, ſans crédit & ſans conſidération.

Quoique vous en ayez été effrayés vous-mêmes, & que les ames intrépides de nos chefs

aient tremblé à l'aſpect de tous leurs ſuccès réunis dans un ſeul tableau ; néanmoins. Mrs, ce ne ſont encore là que des ſecouſſes dont un Etat peut ſe relever, lorſqu'on n'a pas perverti l'eſprit de la Nation, & qu'on a laiſſé dans les cœurs un germe de ce feu ſacré qui l'avoit animé & qui peut ſeul la régénérer. Or, voilà le plus grand des maux qui ſe ſoient faits ; c'eſt le coup le plus mortel pour un Etat politique, & nous l'avons porté à la France. L'eſprit national eſt anéanti ; nous avons commis cet attentat, non par un de ces accidens malheureux, où l'on eſt quelquefois pouſſé par un concours imprévu de circonſtances ; mais nous l'avons voulu, & nous en avons froidement combiné les moyens. Ma main tremble & ſe refuſe à dévoiler ce plan de déſolation, concerté dans la profondeur d'une malice diabolique, ſuivi & exécuté par les voies les plus baſſes & les plus violentes.

Qui l'a formé ce plan ? Le premier moteur en eſt caché dans les ténèbres du myſtére ; mais nous en connoiſſons beaucoup d'agents ; & s'il eſt vrai comme on le débite, que les perturbateurs arrêtés dans pluſieurs villes, jettent quelques rayons de lumiéres dans ce cahos de ſcélérateſſe, nous pourrions remonter au monſtre qui l'a enfanté. Ah ! du moins, que les ennemis de tout bien ne ſoient pas aſſez puiſſans pour intercepter cette foible lueur ! Puiſſe ce ſouhait me faire pardonner tous mes torts !

Nous ne ſommes pas & nous ne ſerons plus ces Français dont le commerce faiſoit les délices des peuples qui nous recherchoient ; dont les mœurs douces, faciles & ne prenoient que des teintes lé-

géres des objets sur lesquels l'esprit se reposoit, dont l'amour naturel du Prince & le désir de lui plaire avoit formé le caractére & décidé l'opinion sur la gloire; dont les principes transmis avec le sang formoient cette tradition de point-d'honneur & d'estime de soi-même, qui faisoit l'ame de notre vie, & répondoit de la loyauté & de la franchise de tous nos procédés. La philosophie avoit déjà travaillé notre caractére; l'admiration inconsidérée pour un peuple rival avoit converti ses excès & ses vices en vertus, & excité une funeste émulation parmi nous, lorsque notre mauvais destin a mis dans les cœurs ambitieux le projet de changer notre gouvernement.

La mauvaise administration a favorisé l'esprit de nouveauté; l'intérêt du peuple en a été le prétexte, & le Palais-Royal a été le centre de la coalition.

Opprobre de mon siécle! au milieu de Paris, sous les yeux d'un Prince du Sang, dans l'enceinte de son Palais, dans des jardins faits pour être le marché du luxe & le rendez-vous de toutes les voluptés, se sont d'abord réunis un essaim d'hommes oisifs, frondeurs par jalousie, de libertins parvenus à la caducité par la débauche: une secte d'agioteurs par profession, & ennemis de toute prospérité publique: une vermine de capitalistes désœuvrés, frondeurs par besoin; tous prétendus esprits-forts, n'ayant d'énergie que pour calomnier la vertu & blasphémer la Divinité; tous ennemis de toute autorité, censeurs absurdes de toute opération politique, & déterminés à la blâmer avant de la connoître. Un tribunal s'est élevé dans cette société si bisarre-

ment réunie, & les propos s'y sont changés en maximes ; les murmures séditieux y ont acquis de la consistance & de la force ; sortant de cette enceinte, ils ont dirigé l'opinion publique, & bientôt après, nous les avons vus se répandre dans le Royaume & devenir l'esprit public. Il s'est formé des Orateurs, l'influence s'est établie, & les principes de la Nation alloient ainsi s'altérant, jusqu'à ce moment, où de ce foyer impur est sorti un feu séditieux qui a desséché dans le cœur Français le germe de tout bien.

L'audace de ce tribunal s'est accrue avec sa force ; il a formé des projets, il a fait des motions, il a prononcé des arrêts, il a eu des émissaires & une correspondances dans les Provinces ; & tel a été le malheureux sort de la Nation, que cette semence d'insurrection a trouvé par-tout une terre préparée à la faire fructifier.

Je n'avance rien ici que ne prouvent ces écrits divers sur le Gouvernement, sur les malheurs de l'aristocratie, sur les droits de l'homme & les entraves injustes dont les embarrassoit l'esclavage politique ; les abus des administrations favorisoient les murmurateurs & accréditoient leurs plaintes ; la raison sage & modérée en desiroit la réforme ; mais la sédition fougueuse souffloit le renversement & la ruine totale.

C'est dans ce moment que notre Monarque invitoit la Nation à reprendre son antique droit long-tems suspendu, presque oublié, & dont les profusions de nos administrateurs ont provoqué le retour. Alors s'est formée cette coalition puissante qui a porté à l'honneur de la députation ses membres les plus distingués, & avec

eux tous les préjugés contre le Gouvernement ; toutes les prétentions républicaines, toute l'audace qui peut les faire prévaloir. Les intrigues & les cabales ont redoublé pour exciter le murmure des peuples, pouſſer à bout leur patience, les faire rougir de leur ſoumiſſion & leur vanter le jour dont ils voyoient l'aurore, & qu'il dépendoit d'eux de ſe procurer & de perpétuer.

Aux écrits multipliés, aux entretiens ſécrets & publics, s'eſt joint l'appât de l'argent ; on l'a répandu avec profuſion, & les bouches vénales du peuple ont été les échos des plaintes auprès de leurs égaux. Ceux-ci, crédules & ſouffrans, ont ouvert leur ame à l'eſpoir de la liberté & du bonheur, & ſe ſont livrés à leurs guides, ſans examiner la voie où ils entroient, avec toute l'ardeur qu'inſpire la confiance. Le gouvernement a paru s'endormir & ſe repoſer avec trop de ſécurité ſur la pureté de ſes vues, ou s'embarraſſer lui-même par l'incertitude de ſes conſeils & le ſentiment de ſon impuiſſance contre un mal déjà ſi violent. Sa foibleſſe n'a point échappé à l'œil vigilant de nos chefs ; ils en ont profité, & nous avons agi avec vigueur dans notre Aſſemblée contre ſes partiſans, tandis que le Palais-Royal tonnoit de ſon côté, & faiſoit craindre les derniers excès d'une fureur provoquée par la réſiſtance. Le concert de nos délibérations & de ſes mouvemens, de nos ménagemens affectés pour lui & de ſes menaces, nous mettoient à même de réuſſir en tout, & dès-lors nous avons tout oſé, & le ſouffle de l'inſurrection, ſoutenue, alimentée par nos lettres, par les écrits publics, par l'abondance de l'ar-

gent qu'on répandoit à pleines mains, ont achevé la ruine du caractère Français.

Vous le savez, Messieurs, le brigandage a marché tête levée, il a confondu tous les états, toutes les conditions, tous les sexes. L'homme titré, le noble, le soldat, l'artisan, le bourgeois, le manouvrier, le brigand reconnu, le criminel retiré du cachot, la femme debauchée, les filles publiques, tout s'est réuni à ce noyau de corruption & de peste politique qui s'étoit formée au Palais-Royal; & c'est de là, qu'après les orgies les plus honteuses, après les conseils les plus destructeurs, au milieu des cris de la fureur, cette troupe effrenée s'est répandue par milliers dans Paris, & l'a rempli de tumulte & de confusion. Le bourgeois, autrefois paisible & tranquille, a partagé la frénésie de ces bandits, il a applaudi à ses attentats, & en a grossi la liste: les troupes ont méconnu leurs chefs; vendues & perdues de vin & de débauche, elles se sont unies à ces bandes meurtrières, & ont enhardi leur humeur sanguinaire. Les mouvemens de Paris ont servi de signal à tout le royaume, & par-tout se sont répétées ces scenes d'horreur & de carnage. Les matières pour l'incendie étoient prêtes, il ne falloit qu'une étincelle pour l'allumer; notre souffle est venu l'entretenir par nos calomnies, & le mal est devenu sans remede, parce que le changement de caractere en avoit tari tous les moyens.

Je ne vous trompe pas, MM., en vous attribuant ce déluge de maux qui nous a submergés. Les exécuteurs de ces calamités vous en ont fait hommage, & vous avez député vers eux pour le recevoir, & pour commander le repos après ces

premiers accès. Mais loin de faire poser les armes, vous avez voulu que le glaive restât toujours levé, & que les foudres de guerre ne cessassent d'être braqués contre le trône, comme pour avertir, & celui qui y étoit assis, & ceux qui l'environnoient, que la défiance sur leurs dispositions n'avoit pas cessé, qu'on les croyoit tranquilles, parce qu'ils n'étoient pas les plus forts, & qu'en approuvant, j'ai presque dit en commandant toutes ces scenes sanguinaires, vous exécutiez ce qu'ils auroient fait à votre place. C'est ainsi que le foible se plaint de l'oppression jusqu'à ce qu'il puisse devenir oppresseur à son tour.

A qui faut il attribuer le crime, demande Cicéron ? à celui qui en fait son profit. C'est donc l'Assemblée que nous devons rendre responsable de tous nos maux. Si le trône est déchu de sa splendeur, c'est qu'elle en a usurpé l'autorité; si le peuple ne reconnoît plus de loix c'est que l'assemblée les a abolies ; si le trouble & le désordre regnent dans les provinces, c'est que l'assemblée a anéanti tous les pouvoirs, & enlevé la confiance qu'on devoit aux magistrats; si le trésor public est épuisé, & si les créanciers de l'Etat ont à craindre une banqueroute, c'est que l'assemblée a tari, par ses arrêtés, les sources qui alimentoient la caisse nationale ; si l'on pille, si l'on égorge, si l'on brûle les hommes & les propriétés, c'est l'assemblée qui a inspiré aux peuples la haine & la proscription du noble & du prêtre. C'est l'assemblée qui profite de la suppression des dixmes ; c'est l'assemblée qui doit profiter du vol fait au clergé de ses propriétés ; c'est l'assemblée qu il faut donc accuser de tous nos maux, & non ceux qui en sont les tristes victimes.

Je sais que, par l'adresse la plus insidieuse, on a tourné contre le gouvernement les précautions qu'il prenoit pour le maintien du bon ordre. L'insuffisance de la garde de Paris, trop reconnue par les scenes des années précédentes, le crédit croissant du Palais-Royal, exigeoient un secours proportionné au danger. Les troupes rassemblées devoient le donner; elles gênoient les projets de nos chefs; ils ont crié contre le despotisme; ils se sont fait un fantôme de proscription; ils l'ont réalisé dans leurs écrits, & les provinces ont répondu à ces allarmes par de nouveaux accès de fureur: ainsi le zèle pour notre salut a passé pour un piége & un moyen de nous perdre; sur quelles preuves! Je défie qu'on en donne une fondée; mais on savoit bien que la calomnie, avancée par nous, seroit reçue sans examen.

Le manque de la premiére denrée & le défaut de travail méritoient les soins paternels du Prince; il a ouvert des atteliers, où des milliers d'hommes trouvoient les moyens d'une subsistance facile par un travail modéré. On a vu le nombre des ouvriers s'accroître jusques à alarmer & non à lasser la main secourable; on a vu ces hommes, soudoyés utilement pendant le jour, aller le soir au Palais Royal y recevoir le salaire de la nuit pour le tumulte & le désordre qu'ils se chargeoient d'entretenir; cependant c'est le gouvernement qu'on inculpe. Ses soins charitables sont regardés comme le fruit d'un dessein pervers; c'est la ruine de Paris qu'on préparoit; c'est un champ & des batteries qu'on vouloit asseoir pour foudroyer cette capitale. A quel

propos auroit-on voulu faire le mal ? Quoi ! ces prétendus ariſtocrates auroient voulu détruire leurs maiſons, affamer leurs femmes & leurs enfants, expoſer leurs richeſſes au feu & au pillage ! Quelqu'invraiſemblable que paroiſſe ce projet, on l'a prêté au gouvernement, nous l'avons accrédité, & la Nation l'a cru ſur notre parole. La calomnie tournoit à notre avantage ; cela nous a ſuffi pour l'adopter. La crainte, un moment d'erreur ont pu entraîner le Conſeil du Roi au renvoi d'un Miniſtre utile, ſur-tout dans les circonſtances ; avec quelle promptitude on s'eſt hâté de réparer la démarche imprudente ! de quelle abondance de gloire & de faveur on a couvert un moment de diſgrace ! n'importe, nous n'en avons pas moins ceſſé de crier à la tyrannie, à l'oppreſſion. En vain le Monarque dont les paroles ne pouvoient nous perſuader, s'eſt-il mis à notre diſcrétion par un abandon auquel nous n'avons pu refuſer l'enthouſiaſme de l'admiration ; ſa généroſité n'a pu nous empêcher de témoigner de la défiance & d'allarmer les Provinces ; Paris n'a ceſſé de ſe tenir ſous les armes, & la France entière n'a plus été qu'une ville de guerre qui devoit craindre à tous momens les ſurpriſes d'un ennemi redoutable.

Nous voilà donc devenus méfians, féroces, ſanguinaires ; voilà le caractère Français anéanti. La religion n'a plus de pouvoir ſur ſes Miniſtres, & nous les entendons dans la chaire de vérité, préconiſer comme martyrs les fauteurs de la licence, bénir le ciel de tous les crimes qui ſe commettent, & aſſurer, comme un fait inconteſtable, que tant de maux ſont le fruit de la

cruauté des prétendus aristocrates. Non, la Ligue n'eut pas de fureurs comparables aux nôtres ; les Ligueurs, cependant, étoient ignorans & fanatiques, & nous nous prétendons éclairés & humains.

3°. *Que devons-nous attendre ?*

Que peuvent produire l'orage terrible qu'accompagnent la grêle & le feu du ciel, la guerre & les batailles d'un conquérant féroce, devant lequel marchent la terreur & la mort, les funestes effets de la peste & de la famine, lorsqu'elles étendent leurs ravages dans quelque contrée ? C'est sous ces images qu'il nous faut considérer les suites de nos projets sur la France. Ce qui se passe dès l'ouverture de la scène, nous en présage le dénoûment. Les relations que vous recevez chaque jour, & qui vous font trembler, ne sont encore que des essais, & le prélude de la tragédie sanglante que nous préparons.

Ne prenez pas ceci, Messieurs, comme l'effet d'un esprit timide & allarmé ; je ne suis, malheureusement, que trop fondé en raison, & vos propos me le persuadent, lorsque je vous entends, en particulier, discourir sur l'état présent des choses.

D'abord, la lenteur de nos délibérations a détendu tous les ressorts qui faisoient encore avancer la machine du gouvernement. Le peuple a eu le tems de s'appercevoir qu'il étoit sans loi, qu'il étoit le seul qui concentrât toute la force, & qu'il se pouvoit perpétuer dans l'indépendance. Il sera difficile de le remettre sous l'obéissance.

Nous avons tant répété, & ſi utilement pour la révolte, que la Nation gémiſſoit ſous l'énorme fardeau des impôts, & ſous le reſte des entraves féodales, que le Français ſe croit affranchi dès ce moment : cependant les dépenſes que nous occaſionnons rendent la dette exceſſive ; nous la prenons pour le compte du peuple, & nous prétendons le ſoulager. De quel œil verra-t-il notre zèle pour les capitaliſtes, le ſalaire dont nous payons les ſervices de ces ſang-ſues de la Nation, & notre attention à dégager leur bien du tribut que nous impoſons à tous les autres ? Nous étions aſſemblés pour le bien du peuple, & nous le rendons plus miſérable, nous dépouillons le riche, & c'eſt nous qui nous parons de ſa dépouille ; nous détruiſons la propriété du Clergé, & le pauvre y perd la petite portion qui lui en revenoit c'eſt nous qu'enrichit la ſuppreſſion des dixmes. Pouvons-nous eſpérer que le peuple ne ſe déſabuſera jamais ?

Le peuple eſt armé ; chaque Municipalité a ſa garde, chaque bourg, chaque hameau ſe croit en droit d'avoir une Milice : nous l'avons provoquée ; & les terreurs paniques que nos partiſans ont eu ſoin de répandre, & qu'ils entretiennent pour nourrir la haîne de la prétendue ariſtocratie ; ces terreurs, dis-je, rendent les Milices néceſſaires : mais penſons-nous qu'elles deviennent la ruine du Royaume ? Quelle dépenſe pour le bourgeois de Paris déjà appauvri ! Quel abandon de toutes les profeſſions occaſionne la ſervitude de la garde ! Quel eſprit d'indépendance inſpire au peuple cet appareil

militaire ! Il le rend murmurateur, séditieux, prompt à se soulever & à se faire justice. Aussi le Parisien est-il méconnoissable : son humeur farouche & le peu de sûreté de la ville en éloigne l'étranger, & fait déserter le Citoyen aisé. Les ateliers sont abandonnés ; les dépenses de luxe sont suspendues, & bientôt la famine fera sentir à ce peuple, que nous avons si cruellement trompé, que ce jour tant célébré ; ce jour d'où il commence à compter sa liberté ; ce jour où il força son Roi à se revêtir de sa livrée, étoit le grand jour de son deuil, & la source de la misére où il s'est plongé peut-être pour jamais. Je ne prétends pas faire le prophète : car la Municipalité de Paris est déjà convaincue de cette triste vérité, & gémit de l'embarras que lui donnent les prétendus libérateurs de la ville, les héros de la Bastille, les brigands qu'elle voudroit chasser de son sein, les déserteurs qui y abordent de toutes les parties du Royaume, les prisonniers qu'on a soustraits au glaive de la Justice, les scélérats étrangers, qui ont couru vers Paris, comme les vautours s'assemblent auprès du cadavre infect ; le Palais-Royal, enfin qui croit pouvoir se dire l'égal de l'Hôtel-de-Ville ; tout leur prouve combien il est aisé d'émouvoir la populace, mais qu'il est difficile de la conduire & de donner un terme à sa fureur.

Les provisions n'arrivent plus à propos, & Paris manque souvent de pain, malgré la récolte abondante. C'est une suite naturelle de nos ordres pour établir des gardes bourgeoises dans toutes les Villes. Nous avons par-là inspiré à la France une méfiance générale : chaque province,

chaque ville s'isole. On fait tant de visites incommodes dans les voitures, on exige tant de passe-ports, on a mis tant d'obstacles pour la circulation, qu'elle est nécessairement interrompue. On ne va plus, on ne commerce plus que par nécessité : aussi n'est-il pas rare de trouver dans le Royaume une ville dans l'abondance, & sa voisine exposée à toutes les horreurs de la disette. Que dis-je ? D'un hameau à l'autre, on intercepte les denrées, & nous semblons revenus à cet état où la force faisoit le droit & la justice.

Le lien social des provinces entr'elles est rompu ; nous l'avons voulu ainsi, en prétendant les assujettir toutes au même droit, & enlever par nos décisions les priviléges & les exemptions à celles qui les regardoient comme une propriété. Bientôt vous les verrez se soustraire à l'autorité commune, & nous retracer l'image de ces anciens Royaumes que virent nos premiers peres. Nous leur préparons un Code : & de quel droit disposons-nous de leurs propriétés ? Où est la force pour les réduire, si elles se mocquent de nos loix prétendues ? Combien en est-il qui reconnoissent leur Roi pour leur Souverain, & nullement les Etats pour leurs Législateurs ? Cependant c'est notre Assemblée que nous déclarons souveraine, & nous accordons, par grace, au Roi de dire son avis sur nos loix, nous réservant même le droit de passer-outre, si nous le jugeons à propos. Croyez-vous que ce renversement plaise à la Navarre ; que les provinces conquises aiment à se donner à vous, plutôt que d'obéir à leur Prince légitime; que vos provinces maritimes,

profitant de votre exemple dans la maniére d'ordonner les droits de la Couronne, ne veuillent pas auſſi examiner & rejetter les vôtres, ou les reſtraindre à leur gré ?

Vous avez décidé que vous pouviez, malgré l'aveu de nos Commettans, faire une Conſtitution à votre fantaiſie : mais ont-ils ſouſcrit à votre uſurpation, & votre déciſion ſera-t-elle plus ſacrée pour eux, que leur volonté ne l'a été pour vous ? Voyez quel déſordre vous avez préparé!

Vous vous êtes hâtés dans vos délibérations nocturnes de céder une fou e de droits qui ne vous appartenoient pas. Rien de plus riſible que cette offrande précipitée, ſi les ſuites n'en étoient pas auſſi fâcheuſes. Mais encore un peu de temps : votre déciſion a plu au peuple, qui n'en a pris que la partie qui le favoriſoit : exigez qu'il rempliſſe l'autre, & ſa réſiſtance vous apprendra la folie de vos décrets téméraires. Je ſerois infini, Meſſieurs, ſi je voulois parcourir tous les maux que nous avons préparés, & que vous entrevoyez ainſi que moi. Cette eſquiſſe que je vous en offre, doit vous ſuffire pour vous prouver combien il eſt dangereux d'innover, ſur-tout en matiére de politique. Vous n'éteindrez ſûrement pas le but de votre ambition, & vous aurez ruiné l'Etat. Il eſt aiſé de détruire, mais non d'édifier.

Nos maux ſont-ils donc ſans reſſource ? Je ne ſais ; mais s'il en eſt quelqu'une, elle ne ſauroit venir du principe que nous avons adopté. De long-temps le peuple, accoutumé aux loix émanées du trône, ne s'accoutumera à reſpecter comme tels les ordres de vos Préſidens. A nous

entendre, tout le Royaume se félicite de nos travaux, & on nous lit avec emphase la liste des félicitations : mais ces lettres, mendiées de la part de quelques correspondans, n'empêchent pas l'insurrection au mépris de vos ordres. Quelle est donc cette prétendue déférence si respectueuse & si soumise ?

Croyez-vous qu'on se méprenne à ces pitoyables ruses, cachées sous les offres que viennent faire quelques particuliers, comme pour piquer les riches d'émulation ? Une marchande offre des diamans, & vous croyez que les Dames vont aussitôt se dépouiller de tous leurs bijoux ? Et pourquoi ? Pour empêcher vos capitalistes de perdre un revenu usuraire. On nous demande une contribution volontaire sur tous nos biens ; & qu'importe à celui qui ne vit que de son travail & du fruit de la terre, que vous ayez jugé à propos d'engager votre honneur pour une dette qui lui est étrangère ? Est-ce parce que vous avez fait incendier ses châteaux, brûler ses titres & mis sa tête à prix, que le Noble vous doit encore le sacrifice d'une partie de sa fortune ? Non, Messieurs, nous avons pu faire le mal ; mais nous ne sommes pas propres à le réparer.

C'est le Roi, c'est la nation elle-même, plus sage & plus avisée, qui peut, avec son Prince, s'occuper de ses maux & rétablir l'ordre. Déclarons hautement notre erreur, abjurons-en les effets, & conjurons le Prince de former au plutôt des assemblées provinciales auxquelles il envoie cette déclaration, qui contenoit le vœu de nos cahiers, & qui acceptée dans le royaume, rendoit nos travaux inutiles : je serois garant du

succès. Nos compatriotes, reconnoissans & sensibles, béniroient la main secourable qui leur seroit tendue, & rentreroient dans cette soumission qui maintient l'ordre. Bientôt les gardes bourgeoises ne seroient plus qu'un ornement pour les jours d'une joie universelle ; le bruit, si alarmant, de tambours & d'armes, qui retentit sans cesse à nos oreilles, feroit place à celui des atteliers de l'industrie. Les communications ouvertes, rétabliroient la circulation ; la tranquillité de Paris lui rameneroit ses exilés, & l'étranger opulent ; &, s'il n'est pas encore trop tard, les anciennes habitudes, & par conséquent le caractere national, nous rendroit encore, avec la prospérité, les droits à l'amour des nations. Puisse mon avis vous plaire ! puisse-t-il au moins se répandre, & être connu de toute ma nation, pour lui prouver que j'ai senti le crime de leze-nation, dont je me suis rendu coupable, & que j'ai voulu le réparer !

FIN.